

Cécile HUSSHERR et Emmanuel REIBEL, Eds. *Figures bibliques, figures mythiques. Ambiguïtés et réécritures*, Éditions ENS Rue d'Ulm, 2002, 128 pages.

Il convient de saluer ce petit recueil qui témoigne du regain d'intérêt pour la Bible dans toutes ses dimensions et notamment en tant que lieu exceptionnel de « configurations narratives symboliques » qui ont imprégné les imaginaires occidentaux ; Emmanuel Reibel dit à ce propos que « la Bible est source de vie et annales de l'humanité ». Il s'agit donc dans ce livre d'étudier les reprises des figures bibliques dans nos littératures, Balzac, Vigny, Baudelaire, Chateaubriand, Hugo, étant les noms qui viennent le plus aisément à l'esprit, mais de découvrir ou de redécouvrir la qualité « littéraire » des figures mythiques qui habitent la Bible elle-même.

Plusieurs collaborateurs de la Revue Graphè ont participé à ce travail : Anne-Marie Pelletier, membre du Comité de Rédaction de notre revue, Marie-Christine Gomez-Géraud qui a collaboré au N°9, « Figures de Satan », ainsi qu'au N°11, « La reine de Saba », et Patrick Berthier qui, lui aussi a évoqué la reine de Saba. Mais en cette occasion le maître d'œuvre était le groupe de recherche en littérature comparée de l'ENS de la rue d'Ulm qui publie dans ce recueil les résultats d'un séminaire qui s'est tenu au cours de l'année 1999-2000.

Je retiendrai de l'ensemble de ces articles la question liminaire des éditeurs, relayée par André Dabiez dans son article « Figures mythiques et figures bibliques » : entre ce que Paul Ricœur appelle lecture savante et lecture croyante, il y a le statut difficile et ambigu de la « véracité » des textes et des figures bibliques qui s'adressent aussi aux fidèles. Entre mythe et formes symboliques, il y aurait indécision. Dabiez nous rappelle que les hommes de la Bible » s'opposaient farouchement aux mythes et s'efforçaient de « démythiser » le texte biblique et de restaurer « le lien personnel de l'homme à Dieu ». Il s'agit donc, aux yeux de l'auteur, de réhabiliter ces récits symboliques qui mettent en scène des « situations-limites » ; au refus du panthéon païen, la peuple hébreu va privilégier la perspective historique, le Dieu d'Israël intervenant résolument dans l'histoire... mais ce même point de vue permettra sinon de réactiver les mythes, du moins de les réinscrire dans « l'unité d'une symbolique bien plus cohérente », mais l'intention profonde des textes « pro-phétiques » est de viser « une histoire concrète » que la Bible nous invite à habiter. Autrement dit, la Bible engendre des mythes...

Et c'est précisément la question abordée par Anne-Marie PELLETIER dans son très bel article, « Le Cantique des cantiques, de la figure à la voix » où, par-delà les difficultés à cerner ce texte dans son contexte historique et générique, en suit les retentissements dans la culture occidentale, en partant de l'étonnement que suscite encore et toujours ce poème lyrique qui, malgré l'entreprise biblique de démythologisation, « porte la marque du mythologique ». Mais le plus important lorsqu'on aborde ce texte, est de ressaisir son « identité énonciative », la structure profonde de ce « jaillissement de deux voix », Je/tu, Lui/Elle, un homme / une femme, histoire d'amour, lieu éminent de la relation nuptiale ; A.M. Pelletier renvoie ici à Ricœur et à Stanislas Breton qui, dans sa Poétique du sensible, fait du Cantique « le texte emblématique de ce qu'il nomme 'fonction-méta' comme fonction d'ouverture, de déplacement, puissance de métamorphose, 'être-vers' immanent au poétique et à la poésie ». Le monde qu'ouvre ce texte est celui de l'Alliance, et sa dynamique nous fait passer, pour reprendre le titre du chef d'œuvre de Paul Beauchamp, L'un et l'autre Testaments, « il » et « elle » étant dans la lecture chrétienne, Jésus et l'Église... A.M. Pelletier, médite aussi avec beaucoup de bonheur, les pages que Rosenzweig consacra au Cantique dans L'étoile de la Rédemption où il montre comment le pur signifiant du lyrisme dit l'amour, à la fois sensible et supra-sensible.

Le lieu de l'énonciation vient aussi habiter l'article que D. Millet-Gérard consacre à l'exégèse de Claudel, entre Verbum et poetica fabula. Cet oxymore est au cœur de la pensée claudélienne et de sa dialectique de la fidélité au Verbum Domini et le désir de rendre justice à « la Bible-poème ». Il y a là véritablement dialectique, puisque l'entreprise de Claudel consiste à reverser « les harmoniques du Verbum dans la poetica fabula », jeu qui permet de dégager et d'exalter la polysémie inhérente à la Bible qui s'offre à « une lecture poétique totale », construction ou composition qui, par la puissance du Verbe, contribue elle-même à la dimension doctrinale de la foi. Tel est la visée de cette tension vers la poétisation du dogme... et Millet-Gérard rappelle fort opportunément ce mot de Hans Urs von Balthasar, « Car, précisément, l'être chrétien est figure »...

Marie-Christine GOMEZ-GERAUD revient sur « quelques relectures du sacrifice d'Abraham », l'une des grandes images de la tradition culturelle occidentale. On songe, bien sûr, à Théodore de Bèze, et aux lectures typologiques qui ont dominé les lectures chrétiennes de Genèse 22 ; M.C. Gomez-Géraud évoque l'iconographie de ce texte, les eaux-fortes de Rembrandt, la toile du Caravage et les ambiguïtés du consentement ou de la révolte d'Isaac. La fin de l'article est consacrée à Claude Vigée dont le poème L'Acte du Bélier médite à la fois « le mystère d'un Dieu proche et le mystère de la relation du peuple juif avec ce Dieu », mais aussi à Wilfrid Owen, et à la chanson de Leonard Cohen, « The Story of Isaac ».

Patrick BERTHIER a choisi de parler des « Ève(s) de Balzac », de Mme Hanska aux vingt-huit œuvres qui font référence à ce personnage... Ève(s) coupables ou innocentes (et rouées ?), qui nous conduisent à la Physiologie du Mariage ou à cette étonnante Étude de femme de 1830 où la femme est dite « avoir toujours à la main la feuille de figuier que lui a donnée notre mère Ève »...

Cécile HUSSHERR étudie un autre mythe qui a nourri la modernité, celui de Caïn. Son article « La folie de Caïn, ou Satan vaincu » évoque les réécritures romantiques de cette figure et notamment le « voyage initiatique » qui – en compagnie de Lucifer – le conduit aux portes des enfers, qui elles-mêmes s'ouvrent sur la folie et la déchéance intérieure. Nerval, Hugo, Byron, et l'errance initiatique d'un personnage en quête de son Orient « intérieur ». Caïn est ainsi (et dès la Bible), créateur de distance, de gouffres, d'abîmes, de ce que C. Hussherr appelle « l'espace piranésien » dont les gouffres hantent Victor Hugo... Quant à Baudelaire, il fait de la chute une ascension, de même que les célèbres escaliers piranésiens qui descendent vers le haut ou montent vers le bas. Léon Bloy, enfin, dont le héros Marchenoir revendique son statut de réprouvé, à l'instar de Baudelaire est « en communion d'impatience avec tous les révoltés... tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde », c'est-à-dire les authentiques Caïns, et non les Caïns de la race d'Abel... Reste le mystère de la rédemption, de la délivrance de Caïn... seul Hugo nous la propose, contrairement à Baudelaire et Bloy qui « se cantonnent dans l'ambiguïté ».

Agnès SPIQUEL évoque elle aussi le 19e siècle dans son article « De quelques Lilith au milieu du 19e siècle ». Lilith... l'autre femme d'Adam que la tradition lui a donnée, femme mauvaise qui n'enfanta que des démons, « la femelle du diable Samaël », comme le disait le Larousse du 19e siècle. A. Spiquel parcourt les réécritures de Lilith, personnage complexe et contradictoire, chez Hugo, Belloy, Vigny et Nerval.

Le dernier article, celui d'Emmanuel REIBEL est consacré à « La figure de Moïse à l'opéra : de Rossini à Schoenberg ». L'œuvre du second, inachevée, a quelque chose de fascinant par l'opposition entre les deux personnages, Moïse et Aaron, le premier demeurant fidèle à son idéal et le second étant prêt à rester « au service du peuple au prix d'une falsification de l'Idée divine ». Mais E. Reibel précise que « les deux opéras représentent moins la figure de Moïse qu'ils ne la recréent » ; ils se l'approprient de sorte à ce qu'il puisse être porteur « de leurs propres certitudes et de leurs propres doutes ». Retour